

L'autre Parole

La collective des femmes chrétiennes et féministes

L'espérance aux multiples visages



NO 105, PRINTEMPS 2005

Som-mère

Liminaire, <i>par Yvette Laprise</i>	p. 3
Comment espérer aujourd'hui, <i>par Louise Melançon</i>	p. 5
Des femmes bibliques, lieu d'espérance, <i>par Aida Tambourgi</i>	p. 8
Femmes militantes, figures d'espérance, <i>par Monique et Francine Dumais</i>	p. 10
L'art, lieu d'espérance, <i>par Denyse et Diane Marleau</i>	p. 14
Les petits gestes, une grande source d'espérance, <i>par Marie Gratton</i>	p. 15
Enfin! La terre promise, <i>par Mélanie Dubois</i>	p. 18
Sur les traces de l'espérance, <i>par Yvette Laprise</i>	p. 20
Mouvances sur les lieux de l'espérance, <i>par Carmina Tremblay</i>	p. 24
Pour mes enfants... Protéger l'espérance, <i>par Christine Lemaire</i>	p. 26
Les sources de mon espérance, <i>par Hélène Chénier</i>	p. 28
Au risque de l'espérance, <i>par Yveline Ghariani</i>	p. 30
Litanie du peuple de Dieu, <i>par Denise Veillette</i>	p. 33
Saviez-vous que..., <i>par Yvette Téofilovic</i>	p.38

PHOTO DE LA PAGE COUVERTURE:

Monique Hamelin. « Sous la bannière de *L'autre Parole* ». Marche *Du pain et des roses*, 1995.

Sur la bannière, on peut lire: « Bienheureuses celles qui luttent pour la justice. »

Liminaire

L'espérance, ce sentiment si puissant et si fragile a toujours fait « marcher le monde ». Elle ne connaît aucune limite. Entrée en scène dès l'apparition de la vie sur terre, elle se manifeste à travers de multiples visages. Nous pouvons en suivre la trace partout dans la nature, en toute saison, mais particulièrement au début du printemps où l'effervescence de la vie connaît son élan maximum : la montée de la sève dans les arbres en attente de verdure, le réveil des crocus et des tulipes sur les gazons, les nids d'oiseaux réanimés, le soleil se hâtant de détrôner la nuit pour s'accaparer l'espace immensément bleu d'un ciel sans nuage....

Ces changements visibles à nos yeux ne sont qu'un pâle reflet de l'influence qu'exerce l'espérance à l'intime des cœurs par le dynamisme qu'elle suscite et les transformations incroyables qu'elle opère dans l'ensemble de l'univers.

Considérée parfois comme « une femme qui accouche dans la douleur et l'amour », l'espérance se révèle à partir des contextes d'où elle est issue. Souffle ardent venue de très loin, elle apporte à l'humanité la force qui la fait exister et permet à la vie de produire toute sa richesse. Ne s'imposant jamais à qui que ce soit, vous la trouvez partout où surgit la vie qu'elle féconde.

Vous la trouverez active au cœur « des

héroïnes bibliques qui ont marqué leur époque telles que Judith et la femme cananéenne » ainsi que dans la vie de « certaines femmes d'aujourd'hui dont l'œuvre portée jusqu'à l'héroïsme a été honorée d'un prix Nobel ».

Elle se manifeste aussi « à travers les arts » avec autant d'aisance que « dans les petits gestes du quotidien » dont la puissance de renouveau n'a d'égal que la discrétion dont elle s'entoure. Si ces petits gestes ne semblent pas changer le monde, ils contribuent sûrement à l'humaniser. Croire en la puissance de ces petits gestes, quel plus bel hommage peut-on rendre à l'espérance ?

Qu'elle chemine dans l'anonymat ou qu'elle brille au tableau de l'excellence, l'espérance n'en est pas moins attentive aux appels de quiconque s'engage sur la voie du dépassement « à travers la trajectoire de sa vie » dont le sens se trouve d'abord gravé dans sa propre histoire. Le ressourcement spirituel n'a pas d'égal pour faire le plein d'espérance et d'énergie. C'est comme si d'énormes ressources latentes, refoulées, bafouées ou ignorées étaient soudain ramenées à la surface de l'être.

L'espérance est une vertu qui se transmet « en la vivant ». Elle se reflète parfois de façon si tangible dans le sourire des enfants, leurs jeux, leur croissance, qu'on a l'impression « de la toucher du doigt ». « Servir de relais à l'espérance »

n'est-ce pas aller puiser dans ses forces vives et dans ses ressources intérieures ce qui donne sens à la vie ? Cela peut exiger « un effort ardu et soutenu », car l'espérance, comme la foi, se vit dans la condition humaine. Et comme il y a de tout dans la vie, l'espérance est toujours à son poste.

« Face à tant de détresses humaines insupportables qui ne cessent d'envahir nos écrans » de jour en jour, et de façon de plus en plus agressive, notre monde a besoin plus que jamais d'espérance. Mais l'espérance ne contraint personne. À nous de jouer. Si la vie est parfaite jusque dans les épreuves qu'elle nous réserve... sa beauté c'est de ne jamais nous laisser tranquilles et de nous rappeler qu'il n'y a rien de durable ici-bas, sinon l'espérance.

En ce début du 21^e siècle, il paraît urgent de transmettre, sous des représentations nouvelles, le message d'espérance venant de notre tradition, car une espérance sans limite se tient toujours

à l'horizon du destin humain.

La certitude d'un avenir nous ancre au cœur du présent, car l'espérance n'est pas rêveuse, elle ne regrette pas le passé, elle ne bouscule pas l'avenir, elle accueille dans une vaste respiration l'avenir qui avance...

(Les Sillons)

*Yvette Laprise
Comité de rédaction*

SSS

COMMENT ESPÉRER AUJOURD'HUI

Louise Melançon, *Myriam*

Dans la tradition judéo-chrétienne, l'espérance tient une place importante parce que Dieu se révèle dans des promesses toujours renouvelées au cours de l'histoire.

Qu'on pense à Abraham, le père des croyants, à qui est promise une terre ou à ces femmes stériles à qui sont accordées des naissances surprenantes, l'histoire biblique est traversée par un grand souffle d'espérance. Après la mort de Jésus le Nazaréen, les disciples, relisant leurs écritures, lui attribueront le titre de "fils de la Promesse", sauveur et seigneur du monde, par qui viendra le "règne de Dieu" avec "de nouveaux cieux et une nouvelle terre".

1. À la suite de l'expérience des premiers chrétiens, et à partir des contextes d'où elle était issue, la théologie a développé des représentations et des compréhensions conduisant à une nouvelle "doctrine de l'espérance". Ce qui a prévalu alors comme objet d'espérance, pendant un certain temps, ce fut la représentation des fins dernières". Les personnes de ma génération s'en souviennent. Ce n'est que vers les années 1960 qu'on a pu constater l'impact de la modernité et l'avancée de la sécularisation sur ces représentations déphasées. Je suis ar-

rivée en théologie à ce moment là.¹ Et je garde vive en ma mémoire cette phrase d'un grand théologien suisse du 20e siècle, Von Balthasar : « Le traité des fins dernières est "fermé cause de réparation" ».

Au même moment naissait, avec Jürgen Moltmann, théologien allemand de foi protestante, ce que l'on appela la nouvelle théologie de l'espérance. Après l'événement de la Shoah, c'était l'acte même d'espérer qui était mis à l'épreuve. Pour les témoins des camps d'extermination nazis, comme pour les chrétiens allemands, cette nuit de la foi entraînait nécessairement celle de l'espérance. Alors Moltmann, s'appuyant sur le développement des études exégétiques du début du siècle, se ressourçait à la Parole de Dieu, de l'ancien et du nouveau testament, pour rappeler le grand souffle d'espérance qui s'y trouve.

Mais c'était aussi la période des grands mouvements révolutionnaires. La pensée marxiste, créait un contexte optimiste où l'espoir de transformer le

1. Mon mémoire de maîtrise porta sur ce sujet de l'espérance et de l'eschatologie (étude des fins dernières).

monde et de l'humaniser semblait plausible. L'œuvre magistrale du philosophe allemand Ernst Bloch, lui-même marxiste, a d'ailleurs fourni à cette nouvelle théologie de l'espérance des outils d'ordre épistémologique, ontologique et anthropologique des plus appropriés. Curieusement, ce philosophe athée, d'origine juive, remettait l'espérance au cœur de la pensée moderne² européenne. Dans le contexte latino-américain, l'influence des mouvements révolutionnaires entraîna une nouvelle lecture de la Parole de Dieu et une nouvelle compréhension de la foi-espérance-charité, qu'on nomma théologie de la libération.³

C'est à cette période révolutionnaire où l'on mettait en action l'espérance d'un autre monde, non dans l'au-delà mais dans l'ici et maintenant que naquit le mouvement des femmes. Un monde de justice, de paix, d'égalité, de respect des différences rejoignait les grandes valeurs dites "utopiques" ou "eschatologiques" qu'on trouve dans la Bible. Je peux témoigner que c'est dans ce contexte qu'a surgi *L'autre Parole*⁴. Nous respirions alors plus à l'aise parce que nous étions, comme "les enfants d'un siècle fou"⁵, animées d'un immense espoir, d'une belle

espérance que les choses pouvaient être autrement. Il s'agissait de passer à l'action, de créer de la solidarité entre ceux et celles qui partageaient cette vision du monde ou de la foi chrétienne, et d'imaginer une autre façon de vivre, une autre manière d'être, une nouvelle humanité. Nous avions la naïveté de la jeunesse... mais aussi toute son énergie. Même l'Église romaine, à ce moment-là, prenait acte de ce nouveau contexte. Sous les mots du bon Pape Jean XXIII, le mouvement des femmes, tout comme l'irruption du Tiers-monde, faisaient partie "des signes des temps" qui indiquaient la venue de Dieu dans notre monde.

2. Le monde avait changé. Nul doute là-dessus. Mais l'humanité nouvelle n'est pas advenue comme "le grand soir" promis. Les grandes valeurs humanistes ne mènent pas encore le monde. On peut même affirmer que le monde est en crise, les sociétés comme les individus... et la nature aussi. On parle de la crise des valeurs, mais aussi des échanges économiques, du monde du travail, de la famille, des rapports entre les sexes, de l'environnement: dégâts climatiques, crise des espèces aussi bien animales que végétales. Depuis 2001, en particulier, des événe-

2. Il est l'auteur de deux tomes intitulés : *Principe Espérance I et II* (Prinzip der Hoffnung).

3. J'ai eu le culot de faire ma thèse de Doctorat en théologie sur ce nouveau phénomène, à partir de l'Europe...

4. Je pourrais dire que ce fut mon Amérique latine...

5. Paroles d'une chanson québécoise bien connue: Les enfants de l'avenir.

ments politiques nous ouvrent les yeux sur des réalités qui s'imposent maintenant à l'Occident moderne et sécularisé. Les religions ne sont pas mortes. Elles semblent même faire un retour en force, souvent dans la démesure et la violence.

Il y a de quoi faire surgir bien des scénarios apocalyptiques, qui donnent lieu à un profond désenchantement et inspirent des sentiments d'impuissance, qui confrontent la "belle espérance" de notre jeunesse, "cette petite fille de rien du tout qui, selon l'expression de Péguy, entraîne ses deux grandes sœurs, la foi et la charité"....

Sans tomber dans le relativisme, le nihilisme et l'absurde, tentations pourtant bien légitimes..., on ne peut plus penser l'espérance de cette façon, ni en parler naïvement, ni en vivre facilement. La théologienne doit se remettre au travail... et les croyants retourner à leurs sources bibliques pour nourrir une "espérance contre toute espérance"...

Dans ce contexte critique, une nouvelle conscience est appelée à se développer à la grandeur de la planète. Je dirais que cette nouvelle conscience présenterait surtout deux grands traits qui lui viennent de la perspective

écologique, et de la rencontre des "altérités". La théologie féministe a déjà entrepris du travail dans la perspective écologique. Je pense en particulier à celle de Rosemary Ruether⁶ mais à bien d'autres aussi. Sur la rencontre des différences, les voies ouvertes par Luce Irigaray continuent d'être fortement interpellantes. Mais en ce début du 21^e siècle, il me semble y avoir urgence de tenter des représentations nouvelles selon 'l'avenir promis', pour transmettre, plus humblement (?), plus modestement, le message d'espérance venant de notre tradition. Mais avant tout, il s'agit de trouver, identifier, créer des lieux pour vivre l'espérance avec les autres, dans un engagement d'attente active, appuyée sur des ressources intérieures fortes, une foi créatrice et imaginative, et sur la douceur de la compassion.

Pour revenir à notre tradition, on peut dire que la foi est espérance parce qu'elle se vit dans la condition humaine et dans l'histoire, et non dans un instant de présence à l'Absolu, au-dessus des contingences de l'histoire. Par contre, ce qui est central dans la foi chrétienne, c'est l'amour: amour de Dieu, amour des autres, intimement liés. La foi n'est pas que recherche d'intelligence, elle est aussi un

Suite à la page 23

6. Surtout dans son livre *Gaia and God. An Ecofeminist Theology of Earth Healing*, New York, Harper & Collins, 1992.

DES FEMMES BIBLIQUES : LIEU D'ESPÉRANCE!

Aïda Tambourgi, *Vasthi*

De tout temps, des femmes se sont fait distinguer par leurs œuvres ou leurs paroles et ont été un lieu d'espérance pour leurs contemporaines. Ainsi, en est-il également des femmes bibliques qui ont participé de façon voyante à l'épopée d'Israël.

Elles ont fait l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, au même titre que les hommes même si elles ont été ignorées dans la tradition patriarcale qui est parvenue jusqu'à nous, et qui persiste encore à être un lieu d'interdits pour les femmes soucieuses de témoigner de leur foi selon leurs convictions et leur vécu.

Il serait trop long d'aborder l'histoire de toutes ces femmes exemplaires qui ont apporté un souffle de vie dans un monde forgé par les hommes et pour les hommes. Mais, je me permets de citer quelques noms avant d'aborder l'histoire de deux d'entre elles, pour inviter celles qui le désirent à les fréquenter à travers les récits bibliques. Dans l'Ancien Testament, et sans suivre un ordre chronologique, on retrouve, entre autres, Sara, Rahab, Léa, Athalie, Houlda, Esther, Judith, Ruth, la mère des Maccabées, Déborah et Yaël. Dans le Nouveau Testament, on peut citer Marie, Elisabeth, Madeleine, Marthe et Marie, la Femme cananéenne, Lydie, Prisca, Phoebé, Junias, Julie, etc. Au nombre de celles dont j'entreprends le récit, la première citée, est Judith qui nous laisse percevoir que le rôle de la femme peut dépasser

de loin les limites du foyer et que la femme peut se réaliser autrement qu'en étant juste une mère. La seconde, la femme cananéenne, nous ouvre de larges perspectives vers le Dieu universel.

L'histoire de Judith

Au 2^e siècle, avant Jésus-Christ, la captivité de Babylone et la domination perse font surgir devant nos yeux une femme qui attire l'attention, Judith. Alors que le peuple désespéré veut se rendre à l'ennemi en pensant que Dieu l'avait abandonné, Judith triomphe de l'ennemi en alliant la sagesse, la ruse et la force, à sa foi profonde en Dieu. Elle devient par la suite l'une des figures les plus grandioses de l'Ancien Testament. L'action de grâces qui lui est adressée par le grand prêtre et le conseil des anciens en témoigne :

« Tu es la gloire de Jérusalem!
Tu es le suprême orgueil d'Israël
Tu es le grand honneur de notre race!
...Bénie sois-tu par le Seigneur Tout-puissant
dans la suite des temps » (*Jdt.15,9-10*).

Cette acclamation lui annonce une fécondité beaucoup plus importante que celle de la nature, une maternité bien

plus universelle que celle du mariage, car Judith en prenant en charge tout son peuple, qui allait être exterminé, dépasse de loin les limites étroites du foyer en lui donnant la vie. De la sorte, elle devient partenaire non plus d'un seul homme, mais de Dieu et en même temps de toute la nation participant à une œuvre de salut beaucoup plus vaste que celle de l'engendrement naturel. Son exploit reconnu et consacré dans un livre, a traversé les siècles. Judith devient ainsi, pour toutes les femmes qui choisissent librement de ne pas être mères ou qui ne peuvent l'être, pour toutes sortes de raisons, un lieu d'espérance et d'accomplissement de soi.

La femme cananéenne

Au temps de Jésus de Nazareth, la femme cananéenne, dont on ne connaît pas le nom décide d'aller le voir pour lui demander la guérison de sa fille et se fait rabrouer assez vertement par lui : «Il ne sied pas de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens.» (*Mt 7, 26*) Être traité de chien par quelqu'un n'est pas facile à accepter, et pourtant la femme ne se laisse pas rebuter par cette parole si dure et persiste dans sa quête. Pour l'amour de sa fille, elle accepte de se placer dans l'attitude de chien et réclame quelques miettes. Lorsqu'on parle d'une foi qui transporte les montagnes, c'est bien de cela qu'il s'agit. La femme était convaincue au fond d'elle-même que ce Dieu si grand, si débordant d'amour dont elle a entendu parler à travers la prédication de Jésus et parvenue jusqu'à ses oreilles, ne

peut garder juste pour un groupe privilégié sa générosité et qu'elle n'avait pas besoin d'accaparer tout son amour ou de le détourner de quiconque pour que sa fille guérisse. Une parcelle de cet amour, une miette suffirait à guérir sa fille, et c'est pourquoi elle insiste tellement. La suite du récit nous apprend que Jésus a été ébloui par sa foi en raison de laquelle la guérison de sa fille lui a été accordée.

J'aime croire que cette femme-là a forcé un peu la main de Jésus en l'amenant à s'ouvrir aux païens à travers la guérison de sa fille. Son amour de mère lui a fait comprendre que lorsqu'il y a l'amour, les barrières doivent sauter. Il n'y a plus ma religion, ta religion, sa religion Le Dieu, annoncé par Jésus de Nazareth, est un Dieu universel. Tous ceux et celles qui le cherchent le trouvent et aucune religion ne le possède. Je ne veux pas dire par là que toutes les religions se situent sur le même plan, car je suis convaincue que la révélation apportée par Jésus-Christ est plénière, mais seulement que les desseins de Dieu sont impénétrables, que nous sommes tous ses enfants et qu'il y a différentes voies pour le rencontrer.

Par sa foi, la femme cananéenne a ébranlé la montagne; elle a fait s'écrouler le mur d'indifférence ou de mépris que dressent parfois les religions les unes contre les autres. Elle est le lieu d'espérance pour toutes celles et ceux qui à sa suite acceptent les autres et s'enrichissent de leurs différences.

FEMMES MILITANTES, FIGURES D'ESPÉRANCE

Monique et Francine Dumais, *Houlida*

Nous poursuivons nos écritures à deux, c'est une façon pour nous de nous dynamiser et cette fois-ci, de partager notre espérance.

Nous trouvons que des femmes militantes sont des témoignages remarquables qui manifestent l'espérance. Le poète français, Charles Péguy, parlait de l'espérance comme d'une petite fille, nous préférons la présenter comme une femme pleine d'audace, qui chemine sur les routes du monde. Ainsi, nous allons vous faire connaître quelques-unes de ces femmes ardentes qui nous ont émues dans leur travail exceptionnel sur le terrain.

Wangari Maathai, prix Nobel de la paix 2004

Monique: « J'ai été touchée en apprenant que le prix Nobel de la paix 2004 avait été attribué à Wangari Maathai, femme du Kenya, militante écologiste, qui lutte contre la déforestation. Je ne la connaissais pas, mais j'ai été émerveillée en apprenant ce qu'elle a accompli. Il y a trente ans, pour lutter contre la déforestation, facteur de sécheresse et de pauvreté, elle commença par planter des arbres dans son propre jardin. Puis, à la suite de *L'homme qui plantait des arbres* de Giono- un film de Frederic Bach - elle étendit son action, simple et porteuse de vie, non seulement au Kenya mais aussi dans bien d'autres pays d'Afrique. En 1977, elle a fondé le *Mouve-*

ment de la ceinture verte qui a permis de planter plus de 30 millions d'arbres. Depuis, des dizaines de milliers de personnes, dont beaucoup de femmes, travaillent dans les pépinières du mouvement.

Comme l'a souligné le comité Nobel : «Son approche holistique du développement durable embrasse la démocratie, les droits de l'homme en général et les droits des femmes en particulier».

Sa vie n'a pas toujours été facile. D'abord emprisonnée, harcelée et calomniée sous le régime autoritaire de Daniel Arap Moi, président de 1978 à 2002, elle est élue au Parlement kényan en décembre 2002 en tant que membre des *Verts* et, en janvier 2003, elle est nommée ministre adjointe à l'Environnement, aux Ressources naturelles et à la Faune sauvage. Enfin elle a reçu des mains du président Mwai Kibaki le titre honorifique d'*Elder of the Burning Spear* (sage à la lance brûlante) pour services rendus à la nation.

En octobre 2004, elle déclarait à la radio-télévision publique norvégienne NRK : «L'environnement et les ressources naturelles sont un aspect important de la paix parce que, lorsqu'on détruit nos ressources, lorsque nos ressources se raréfient, nous nous battons pour nous

les approprier». «Nous plantons les graines de la paix, maintenant et à l'avenir». (*Le Devoir*, 9-10 octobre 2004, 13 décembre 2004)

Louise Arbour, haut commissaire aux droits de l'homme de l'ONU

Louise Arbour, née à Montréal, est devenue très présente dans les médias à la suite de sa nomination par le Conseil de sécurité des Nations Unies, comme Procureure en chef des tribunaux pénaux internationaux pour l'ex-Yougoslavie et pour le Rwanda, d'octobre 1996 à septembre 1999. Très fréquemment, aux nouvelles télévisées de Radio-Canada, nous la voyions parcourir avec hardiesse des lieux de guerre dangereux. L'événement le plus important qu'elle a «mené durant cette période, c'est la mise en accusation, pour crimes de guerre, du président de la Serbie, Slobodan Milosevic.

Le 15 septembre 1999, elle devient juge à la Cour suprême du Canada, fonction qu'elle a dû quitter pour devenir Haut Commissaire aux droits de l'homme de l'ONU, le 1er juillet 2004. Le parcours de Louise Arbour de l'Ontario à La Haye, puis d'Ottawa à Genève est tout à fait flamboyant. Elle confesse: «Je suis une impatiente, je veux participer aux solutions.» Des solutions qui pour elle doivent être collectives. Même si le chemin a été parfois long, difficile même, elle affirme: «Rien ne m'a jamais désespérée. Je suis plutôt une exaspérée surtout à cause de la mauvaise foi et de l'indifférence, et plus souvent fâchée

que triste.» Une femme qui l'a particulièrement inspirée, c'est la juge Bertha Wilson, première femme nommée à la Cour suprême du Canada. (Source: *L'agenda des femmes* 2005, Éditions du remue-ménage, Montréal)

Pol Pelletier: un spectacle essentiel titrait *Le Devoir* du 15 novembre 2004.

C'est un spectacle d'adieux, sous le titre *Nicole, c'est moi* qu'a donné Pol Pelletier... à l'Espace GO, en novembre 2004. Il faudra dorénavant l'appeler Nicole - c'est son prénom véritable - délaissant ainsi le prénom homonyme de son père.

La pièce aborde l'évolution des êtres humains depuis 70 000 ans. «Qui nous a appris la véritable histoire?», se demande-t-elle. La place réelle qu'occupent les femmes dans cette évolution lui paraît plutôt mince. C'est pourquoi elle tente d'illustrer, par une multitude d'anecdotes, les parcours souvent occultés des femmes. Par exemple, elle fait remarquer qu'au nombre des 30 personnalités citées comme s'étant illustrées au cours des siècles derniers, il ne figure qu'une seule femme, Hildegarde von Bingen, présentée uniquement comme musicienne, alors qu'elle a laissé sa marque dans de multiples domaines.

Nicole est seule en scène avec deux accessoires: une croix de bois qu'elle porte presque du début à la fin du spectacle et un bâton de marche. La croix évoque la religion catholique qui a alimenté la soumission des femmes; ainsi que le

«chemin de croix» que constitue toujours leur émancipation dans plusieurs pays, et symbole également du poids encombrant des préjugés. Le bâton rappelle le pèlerinage qu'elle a dû faire pour récrire l'histoire des femmes à sa façon.

Dans une entrevue avec Jade Bérubé, parue dans *Voix d'extinction*, (4 novembre 2004), la dramaturge se confie en ces termes : « Ce spectacle a à voir avec mon identité. C'est comme un rite de passage avec la façon dont j'ai vécu ma vie d'artiste. Devoir toujours quémander, 's'il vous plaît, pourriez-vous me permettre de faire une petite production l'année prochaine?', c'était me manquer de respect à moi-même. Je le savais dans les dernières années et je me disais que cette humiliation devait cesser. »

<http://www.voir.ca/artsdelascene/artsdelascene.aspx?iIDArticle=33317>

(Source principale: Solange Lévesque, «Pol Pelletier: un spectacle essentiel», *Le Devoir*, 15 novembre, p. B 8)

Sumaya Farhat-Naser, le cri d'une Palestinienne

Francine: « Je vous présente Sumaya Farhat-Naser, une Palestinienne née en 1948, dans le village Bir Zeit (signifiant «fontaine d'huile»), près de Jérusalem. Elle m'apparaît comme une femme exceptionnelle par sa maturité d'esprit. J'ai lu son livre *Le cri des oliviers* pour comprendre son histoire et celle du peuple palestinien, opprimé par un peuple qui a lui-même vécu le génocide aux

maines des nazis. Alors que les hommes se disputent un même territoire, les femmes israéliennes et palestiniennes se rencontrent officieusement et se parlent pour apprendre à se connaître et cela au prix d'un grand effort de bonne volonté. Tout en enseignant la botanique à l'Université palestinienne de Bir Zeit, Sumaya œuvre pour la paix et les droits humains par le biais de son travail avec les femmes. Elle a alors plusieurs contacts avec des Juifs d'Europe et des militantes israéliennes en faveur de la paix. Les unes et les autres ont «dû d'abord apprendre à se parler et à supporter beaucoup de blessures infligées à (leurs) amours-propres.» (p. 22)

À partir du milieu des années 80 jusqu'à septembre 2000, Palestiniennes et Israéliennes travaillent ensemble pour la paix. En 1989, à l'invitation du Centre culturel juif de Belgique, quelques-unes d'entre elles se sont rencontrées secrètement. À cette occasion, elles ont formulé des principes communs et défini des orientations afin d'assurer une protection politique aux deux partenaires qui bravaient les interdits pour le bien des deux camps. C'est ainsi qu'est apparu en 1994 le *Jerusalem Link* comprenant le *Jerusalem Center for Women*, (pour les Palestiniennes) et le *Bat Shalom* (Filles de la Paix, pour les Israéliennes). Cependant, avant la naissance du *Jerusalem Link*, il a fallu le geste officiel de reconnaissance mutuelle des deux peuples, par le traité d'Oslo signé entre l'autorité palestinienne et le gouverne-

ment israélien. Mais, en septembre 2000, le soulèvement palestinien, appelé la deuxième Intifada a gelé le processus de rapprochement entre les deux peuples. Sumaya continua encore à travailler au *Jerusalem Center for Women* jusqu'en 2001. Les 16 kilomètres qui séparent son domicile de son bureau se franchissaient alors en une demi-heure. Mais depuis 2000, ce trajet exige deux heures à cause de nombreux «checkpoints» obligeant les Palestiniens à descendre de leur voiture et à se rendre à pied à l'endroit où sont postés les soldats du prochain «checkpoint».

Sumaya raconte le lien vital qui unit le peuple palestinien aux oliviers. L'olive et son huile font partie du mode de vie palestinien et de son économie, bref de sa culture. S'attaquer aux oliviers, ces arbres centenaires, c'est un crime autant contre l'humanité que contre la nature. Depuis que «des oliveraies entières ont été détruites au moyen de pelleteuses et de tracteurs, elles sont devenues le symbole de la violence qu'ont subie les Palestiniens dans leur chair. » Je ne peux qu'admirer la force de caractère et la grandeur d'âme de cette Palestinienne qui transcende sa rancœur et n'écoute pas la voix de la vengeance. Lucidement elle souhaite «mettre fin au plus vite à la spirale de la violence». Elle a compris que cette violence nous enlève toute humanité et nous rend fous. Elle et ses amies pacifistes des deux camps pourraient être découragées devant la difficulté à vaincre, chez leurs compatriotes,

cette pulsion agressive et autodestructrice, pleine de «bruits et de fureur», qui étouffe la voix ténue de la Paix. Elle conclut courageusement: «Mon travail auprès des jeunes et mes liens avec des amies israéliennes renouvellent mes forces et mon espérance» (p. 251), tout en réclamant une intervention internationale pour ramener les deux parties à la raison.

(Source principale: Sumaya Farhat-Naser, *Le cri des oliviers. Une Palestinienne en lutte pour la paix*. Genève, Labor et Fides, 2004)

En quoi voyons-nous que ces quatre femmes sont des figures d'espérance dans leur militance? Elles nous apparaissent comme des femmes déterminées, engagées, qui ouvrent des voies pour aller plus loin. Elles n'ont pas peur de dénoncer, même si elles ont parfois crié dans le désert, ont été persécutées. Leur désir de créer, de changer le monde, de lui apporter plus de justice et de paix s'affiche clairement. Elles ont une foi ardente dans les capacités de chaque personne et des collectivités humaines de rendre la planète terre plus accueillante de la grâce et de la beauté inhérentes à son existence.

L'ART, LIEU D'ESPÉRANCE

Denyse et Diane Marleau, *Déborah*

L'Art est source d'espérance. Il n'est pas toujours évident de parler des arts, de ce que cela représente dans chacune de nos vies. Toujours en lien avec l'émotion, l'Art touche le cœur d'une façon unique, dans le sens du beau, et nous transporte plus loin et ailleurs.

L'Art peut aussi nous toucher autrement. Combien de gens, dans un moment de tristesse extrême, affirment avoir été interpellés par une chanson ou avoir renoncé à un geste fatal grâce à une musique, un film, une toile... L'Art parle aux gens. Il va même jusqu'à les secouer ou les réveiller.

La personne qui crée est souvent poussée par une force intérieure plus grande qu'elle-même, une force qu'elle réussit, à travers l'Art, à concrétiser sous une forme ou une autre. Qu'on pense à la peinture, la sculpture, la musique, la chanson, l'écriture, le théâtre, le cinéma, la poésie... chacun de ces domaines a réussi un jour ou l'autre à nous émouvoir, à venir chercher en nous ce qu'il y a de plus sensible, tout en nous invitant à aller puiser au meilleur de nous-mêmes! Qui n'a pas expérimenté, un jour ou l'autre, un sentiment de dépassement au contact d'une œuvre d'art ou retrouvé un élan de vie qui l'a propulsé encore plus loin dans son champ d'intérêt.

Ainsi nous pouvons croire que l'Art révèle le meilleur de l'être humain, et qu'il va même jusqu'à représenter ce

qu'il ne peut imaginer. L'Art, qui s'exprime sous une forme ou une autre, actualise l'espérance. Si les différents gouvernements tendent à encourager le monde des arts et ses créateurs, (ils pourraient le faire encore davantage) c'est sans doute qu'ils reconnaissent l'importance de la contribution de l'artiste à l'avancement de la société dans la ligne de l'espérance.

Souvent considéré comme un peu à part, comme un radical libre, l'artiste se questionne et questionne, cherche des réponses et passe ses réflexions dans ses œuvres. C'est à chacun de trouver la réponse qui lui convient.

Si, en des œuvres évoquant la tristesse, l'Art peut révéler les côtés sombres de la vie, ne nous invite-t-il pas en même temps, à sortir de notre torpeur en nous insufflant des motifs d'espérance. Le fait de faire réagir à une œuvre indique que nous sommes des êtres bien vivants qui pouvons à travers nos créations et notre créativité produire un effet à la fois sur nous-mêmes et sur les êtres qui nous entourent. N'est-ce pas là une re-tombée de l'espérance liée à l'Art?

On peut affirmer enfin que l'Art est un

Suite à la page 36

LES PETITS GESTES : UNE GRANDE SOURCE D'ESPÉRANCE

Marie Gratton, *Myriam*

Avant que l'espérance, « cette petite fille de rien du tout », ne devienne une des trois vertus théologiques, elle a dû être précédée par l'espoir, dans le cœur des humains, et ce depuis la nuit des temps.

Avant même d'avoir un nom, je ne peux m'empêcher d'imaginer que ce sentiment si puissant et si fragile à la fois, a toujours fait "marcher le monde", pour reprendre les mots du poète Charles Péguy qui a exalté l'espérance avec des accents d'autant plus touchants qu'il les a placés dans la bouche de Dieu. Selon lui, ni la foi ni la charité n'étonnent Dieu, seule l'espérance détient ce pouvoir-là !

S'il paraît facile d'aborder une réflexion sur l'espérance en partant d'un point de vue féministe — nous avons tant à espérer dans un monde dominé par l'idéologie patriarcale —, est-ce que je ne risque pas de tomber dans un piège en exaltant les « petits gestes » comme une grande source d'espérance ? La « culture » ne s'est-elle pas ingéniée à convaincre les femmes que leur « nature » enferme leur territoire dans les limites de la sphère domestique, « royaume » incontesté des "petits gestes" ? Et pourtant, je choisis d'assumer ce risque-là. Bien sûr, je cours le danger de m'empêtrer dans les stéréotypes dont nous voulons, à juste titre, nous débarrasser. Mais il y a deux manières, me semble-t-il, de promouvoir

la cause des femmes ; l'une qui consiste à dénoncer le système qui les soumet, les subordonne à ses diktats et les infantilise, et l'autre qui promeut les valeurs qui leur sont chères, qu'elles ont appris à privilégier et dont elles ont compris, à l'usage, qu'elles étaient vitales si notre monde voulait se bâtir un avenir. Vous aurez sans doute remarqué que j'ai parlé de valeurs apprises, et non pas nécessairement liées à des vertus innées, vertus et valeurs encouragées, certes, par la culture dominante, mais pas forcément inscrites de toute éternité dans la nature des femmes. Mais ces valeurs et ces vertus, certaines féministes les ont si bien comprises qu'elles se consacrent à convaincre l'autre moitié de l'humanité de leur prix et de leur poids dans la conduite de nos vies individuelles et de notre destinée collective. Quant aux femmes qui se défendent d'être féministes, elles y sont attachées aussi, au point de vouloir se les réserver sans partage. On connaît la chanson par cœur.

Pour être sûre de bien me faire comprendre, j'ai l'habitude de définir le sens des mots qui seront au centre de mon propos, mais ici, curieusement, je n'en

ai pas encore pris la peine. Peut-être est-ce parce que, au départ, j'étais intimement convaincue que vous devineriez tout de suite ce que j'entends quand je dis : « petits gestes ». Essentiellement, à mes yeux, les petits gestes ce sont ceux auxquels l'amour seul peut conférer du prix. Leur banalité est telle que sans l'amour, ils sombreraient dans l'insignifiance, ils sont de ceux qu'on peut accumuler au cours d'une journée, tout en ayant, le soir venu, l'impression de n'avoir « rien fait ». Dans l'univers domestique, les femmes peuvent en poser jusqu'à l'épuisement, et bien des hommes aussi dans l'exercice de certains métiers axés sur le service. Inutile de vous mentir, je n'ai pas toujours trouvé ma joie dans l'accomplissement de toutes les tâches faites de petits gestes, sans cesse interrompus et toujours recommencés. Pourquoi ai-je donc choisi, à un moment de ma vie, alors que rien ne m'y forçait, d'y consacrer autant de temps et d'énergie ? Tout simplement parce qu'il m'est apparu, avec une clarté fulgurante, que les petits gestes, s'ils ne changeaient pas le monde, étaient pourtant les plus aptes à l'humaniser. Le monde a été «hominisé», pour reprendre le néologisme créé par Hans Küng, par les actions d'éclat, par les progrès de la science et de la technique, par le développement économique, par les structures politiques que les sociétés ont mises en place, et j'en passe. Mais sans les petits gestes, la suite du monde n'aurait jamais pu être assurée.

Trouver sa joie dans l'accomplissement des petits gestes, c'est un art de vivre qui n'a rien à voir avec le masochisme, ni même avec la résignation devant l'imparable. La sagesse chinoise, qui sait si souvent plonger dans la banalité du quotidien pour en faire surgir des perles, nous a laissé un dicton qui illustre la possibilité de fonder une spiritualité des petits gestes :

Je fends le bois, je porte l'eau, quelle merveille !

Je fends le bois. J'aurai donc ce qu'il faut pour me bâtir un toit, si je ne l'ai déjà, et du feu pour m'y garder au chaud. *Je porte l'eau,* source de vie, l'espérance m'habite déjà. *Quelle merveille !*

À travers mon travail en soins palliatifs, j'ai développé une sorte de spiritualité des petits gestes. Ma conception de l'efficacité, liée à la performance et à la reconnaissance sociale a été chamboulée. J'ai appris que certains dialogues ne peuvent être que silencieux, et que le temps donné sans compter n'est jamais du temps perdu. Je sais, et jamais plus je ne pourrai l'oublier : les soins les plus humbles liés à l'hygiène du corps sont des gestes sacrés, et mystérieusement ils laissent poindre chez les malades une lueur d'espérance quand ils sont posés avec un infini respect et, j'ose le dire, comme un rituel sacré. Humecter des lèvres desséchées, quand quelques gouttes d'eau risquent d'étouffer plutôt que de désaltérer quelqu'un dont la vie ne tient qu'à un fil, c'est encore donner

aux personnes qui l'accompagnent, sinon à la personne mourante, un souffle d'espérance que sa fugacité même rend si précieux.

“Soigner, a écrit Paul Valéry, c'est une sorte de poème (et qui n'a jamais été écrit) que la sollicitude intelligente compose.” Cela pourrait être dit de tous les petits gestes. Arrêtons-nous un instant à rêver à un monde où chacune et chacun, du plus humble au plus puissant, choisiraient de conjuguer la sollicitude à l'intelligence, dans les petits gestes, mais aussi dans les grands. L'espérance, bien sûr, aurait encore sa place, mais elle nous serait infiniment plus aisée, et Dieu s'en étonnerait moins !

J'en ai la certitude, les petits gestes sont une source d'espérance. Permettez-moi de le dire avec autant de conviction que d'ironie : je le crois d'autant plus que les grands gestes, tels que nous les observons, apparaissent plutôt comme une source de désespoir ! On terrorise, on déclare la guerre, on « mondialise » la pauvreté plus sûrement que la richesse, on privatise au détriment du bien commun, on mène le monde chez le diable et à un train d'enfer ! Je sais, il faut beaucoup de petits gestes pour freiner les dégâts causés par les grands. Mais je crois à la force du nombre. Si chacune et chacun s'y mettaient, il leur resterait moins de temps pour élaborer des plans pour mettre le monde à feu et à sang.

Croire en la puissance des petits gestes, au point d'en faire le pôle dominant de sa vie, c'est un acte d'espérance, c'est

donc se faire du bien. C'est certainement aussi une façon de redonner de l'espérance à qui n'en avait plus, ou de le raviver chez qui l'angoisse ou la douleur s'apprêtaient à le tuer. C'est encore manifester l'importance qu'on accorde au message évangélique qui nous apprend que c'est à travers les petits gestes que Dieu s'estime honoré et servi. (*Mt 25*)

Il faut apprendre aux femmes de toute la terre, celles que la géographie et les pressions culturelles et religieuses ont écartées de la mouvance féministe et qui se réservent les petits gestes comme unique territoire possible à léguer à leurs seules filles, qu'elles ont aussi droit à d'autres horizons. Il faut convaincre les hommes qui se veulent les acteurs vedettes sur la scène du monde de la grandeur des petits gestes et de leur inépuisable potentiel d'espérance, parce que cela me semble une tâche urgente en notre époque qu'on se plaît à appeler, un peu prématurément, il me semble, *post-féministe*.

Le Dieu de Péguy ne manque toujours pas de raisons de s'étonner de l'espérance, mais j'ai l'intime conviction que la Majesté qu'invoquait Thérèse d'Avila s'émerveillera éternellement des petits gestes que “la sollicitude intelligente compose.”

ENFIN ! LA TERRE PROMISE

Mélanie Dubois, *Vasthi*

Durant mon enfance, ma mère me parlait souvent du Dieu d'Amour.

À l'heure du dodo, elle me racontait comment Jésus avait pardonné à un voleur, qu'il guérissait les gens par amour, multipliait les pains parce qu'il voulait que personne n'ait faim. Elle m'expliquait que le *ptit* Jésus était partout, même dans mon cœur. J'ai grandi dans cette foi et j'ai cru en l'égalité, « nous sommes tous frères et sœurs », et je savais que Jésus avait pris soin de tous les humains sans exception.

Mais rendue à l'adolescence, quelle ne fut pas ma déception d'apprendre que *seuls* les hommes pouvaient devenir prêtres. Cette réponse, sortie de la bouche d'un prêtre venu nous préparer à la confirmation, fut pour moi comme une gifle en plein visage ! J'ai été incapable d'écouter la suite de ses explications. Comment Dieu pouvait-il être aussi injuste ? Comment pouvait-il mettre de côté la moitié de l'humanité ? Ce jour-là, comme Job, je maudis le jour de ma naissance. Pourquoi étais-je née femme ? Pourquoi étais-je née faible ? J'ai cru que Dieu « avait barré ma route pour que je ne passe pas, et sur mes sentiers, il a mis des ténèbres » (*Job 19,8*).

À ce moment, j'ai entrepris une longue marche dans le désert. J'avais perdu mon guide, la lumière de ma vie. J'étais

déshydratée de la foi, j'étais affamée de ses paroles, mais je ne pouvais pas cautionner une telle injustice envers mes semblables, envers toutes les femmes de l'humanité. Alors, j'ai erré pendant plusieurs années, sans savoir où aller. « Ma plainte se faisait rebelle ! Ah ! Si je savais où le trouver, j'arriverais jusqu'à son trône et j'exposerais devant lui ma cause. J'aurais la bouche pleine d'arguments ! » (*Job 23, 2-3*).

Un jour, j'ai rencontré un homme qui me guida jusqu'à une oasis. Il portait le nom de deux apôtres : Jean et Jacques. J'ai eu confiance, je l'ai suivi et comme le Seigneur l'avait fait pour l'aveugle de Jéricho (*Lc 18, 35-43*), il me rendit la vue. Je voyais pour la première fois. L'Évangile n'étant pas l'Église, il était possible de croire, d'avoir la foi, sans nécessairement cautionner les injustices de cette institution. J'étais enfin abreuvée ! Mais ce fut de courte durée.

Après un certain temps, j'ai réalisé que cette oasis était désaltérante, mais insuffisante. J'avais besoin de me nourrir et il m'était impossible de le faire par les rituels proposés par cette institution injuste. Je ne m'y retrouvais pas et la femme n'y avait pas sa place ! Mais, à quel endroit se situe le pays où ruissel-

lent le lait et le miel (*Ex 3, 17*) ? Je l'ai cherché pendant longtemps. C'est au moment où je commençais à désespérer que Dieu m'envoya une autre personne, une guide, qui portait aussi deux noms significatifs : Marie et Andrée. Cette femme me fit entrer en une autre Terre Promise : *L'autre Parole*. C'est dans ce

pays que je me suis abreuvée à cette source où jaillit la vie éternelle (*Jn 4, 14*). Cet endroit est plus qu'un lieu d'espérance, c'est le lieu qui m'a redonné la vie et la dignité.

Merci à toutes les femmes de L'autre Parole.

INVITATION

Célébration féministe de la Pentecôte

Par

*L'autre
Parole*

Dimanche le 15 mai 2005, à 14 h 30

LIEU: Maison généralice,
Soeurs de la Congrégation Notre-Dame
2330 Sherbrooke Ouest, Montréal (Métro Atwater)

Bienvenue à toutes et tous!

La célébration sera suivie d'une fête pour souligner le travail des artisanes et des auteures de la revue *L'autre Parole*.

La Ruah souffle où elle veut...

SUR LES TRACES DE L'ESPÉRANCE

Yvette Laprise, *Phoebé*



La foi, dit Dieu, ça ne m'étonne pas. Ça ce n'est pas étonnant. Mais l'espérance, voilà ce qui m'étonne moi-même. Ça c'est étonnant » (*Charles Péguy*)

J'ai hésité longuement avant d'écrire cet article. Je craignais de n'être pas comprise. Puis je me suis ravisée. Qu'importe ! Il se peut que quelques personnes me rejoignent dans ma réflexion... Ça me suffit.

Je vous livre donc, sans aucune prétention, la place qu'a eu la petite espérance dans la progression de mon questionnement.

Le chemin de mon espérance

Quand j'étais jeune, on m'a appris l'acte d'espérance : « Mon Dieu, j'espère avec une ferme confiance que vous me ferez la grâce d'observer vos commandements en ce monde et d'être heureux avec vous dans le ciel pendant toute l'éternité ». Je ne me souviens pas en quoi cette prière, que j'ai dû réciter souvent, a pu marquer ma vie de croyante... C'était l'époque où la terre était un désert aride qu'il fallait traverser pour gagner le ciel. Il fallait faire ceci, éviter cela... Conformisme et moralisme triomphaient pendant que le ciel rivalisait avec l'enfer. Rappelez-vous vos examens de conscience avant la confession... Le péché qui était partout, c'était l'ennemi à vaincre. Tout était dicté par des représentants de

Dieu, choisis uniquement parmi les hommes, seuls détenteurs de la vérité. « Si tu crois cela, tu vivras. » C'était l'époque du « Hors de l'Église point de salut. » C'était confortable. Le peuple chrétien pouvait s'endormir.

À mon adolescence, se produit un réveil. L'arrivée de l'action catholique vient ébranler les certitudes. La parole réservée jusqu'alors au clergé, commence à descendre dans l'assemblée. Le peuple croyant, noyauté en petites équipes, prend peu à peu conscience de sa dignité. Il appartient à chacune et chacun d'assumer sa vie en la partageant avec d'autres. Un grand souffle de libération balaie alors l'Église. La vie resurgit comme la terre au printemps. Ardente *jéciste*, j'ai vécu cette époque des années 30 dans l'enthousiasme de mes 15 ans. Je me rappelle en particulier d'un chant thème qui m'a tellement marquée que je m'en souviens encore même si j'en ai oublié l'auteur:

« Sur tous les chemins du monde,
Le Seigneur se tient près de toi.
La vie est là qui éclate et qui monte
Le bonheur t'ouvre ses bras.
Mais ne le cherche, cherche, ne le

cherche pas
Dans les biens qui n'ont pas d'avenir
Mais ne le cherche, cherche, ne le
cherche pas
Dans la joie qui demain va mourir
Mais chante la joie profonde
D'un amour qui n'a pas de saison
Mais chante et crie-le par le monde
Car c'est toi qui as raison.
L'espérance était revenue, libre
comme l'air, brûlante comme un feu
de Pentecôte.

Hélas ! Ça n'a pas duré. La structure pyramidale se sentit ébranlée dans sa sécurité. Au lieu de questionner ses propres croyances avec honnêteté, puis aller plus loin sur le chemin de l'espérance, elle a choisi d'être aveugle plutôt que de voir, sourde plutôt que d'entendre. L'action catholique était abolie.

Au début de ma vie religieuse, la foi de mon enfance s'est de nouveau imposée à moi. Mon rêve était de devenir une sainte. Le chemin proposé pour y parvenir tenait, à mes yeux, dans cette proposition : « Qui vit selon la règle, vit selon Dieu ». C'était de nouveau le conformisme, avec tout ce qu'il porte d'impersonnel, qui s'offrait à moi. Où était l'espérance dans tout cela ? Et pourtant j'ai tenu... malgré tout, à poursuivre, par monts et par vaux, ma quête de l'essentiel, convaincue que l'espérance n'est pas au service des croyances mais de la vie.

Durant les années 60, l'espérance renaît avec le bon pape Jean XXIII qui, sensible aux signes des temps, ouvre toutes grandes les fenêtres de l'institution. C'est l'heure du Concile, l'heure de l'*aggiornamento*.

L'Église redevient pèlerine dans le monde. Un vent de renouveau se fait sentir dans les institutions religieuses qui, du *retrait* du monde passent à la *présence* au monde. Période de déchirement où se confrontent attachement au passé et réponse aux signes des temps. C'est à ce moment qu'a commencé mon questionnement sur mes croyances par rapport au sens de ma vie, par rapport à ma responsabilité d'adulte dans la foi. Ce questionnement m'a amenée à approfondir le mystère de mon identité.

Et voici que m'est offert en cadeau *Le pouvoir du moment présent*¹. Ce guide d'éveil spirituel me remettait en piste sur la voie du dépassement de soi. Il ne s'agissait pas d'une doctrine nouvelle mais d'une démarche dynamique et accessible à tout le monde. On y rappelle que chaque personne porte en germe des qualités qu'elle peut nourrir, cultiver et mettre en valeur pour grandir en humanité. Mais tout le monde n'a pas le courage de le faire. La première pratique pour y arriver : l'apprentissage du silence. Pour moi autrefois, faire silence, c'était m'abstenir de parler par mortification. Au-

1. TOLLE, Eckhart. *Le pouvoir du moment présent. Guide d'éveil spirituel*. Montréal, Ariane, 2000.

jourd'hui, écouter le silence, c'est faire le vide total en moi pour voir Dieu... dans l'invisible d'abord, et dans toutes ses créatures ensuite. Ce guide a été et est encore pour moi toute une révélation sur ma véritable identité, toute une démarche de croissance spirituelle.

Dernièrement, l'expression « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux » m'a rappelé l'importance d'apprendre à descendre de la tête au cœur, de la tête dans son corps, d'écouter et de voir. Écouter d'abord *ce qu'on ne voit pas*, le silence. Ensuite on verra ce qu'on a écouté. Alors tout sera transformé : nouvelle conscience, nouvelle approche, nouveau regard. Je crois que l'évolution de l'espèce humaine se fera par la transformation de l'intérieur de chacune et chacun d'entre nous sous la mouvance de l'espérance. Du fait de nous connaître tels que nous sommes et de travailler à nous accomplir nous rendra de plus en plus sensibles non seulement à l'humanité entière mais aussi à la totalité de l'univers.

Dans son état actuel, l'humanité compterait peu d'êtres humains ayant atteint leur maturité spirituelle. Même s'il s'y trouve quelque émergence de conscience, on vit encore sous la loi de la jungle. Dans notre civilisation occidentale, une impression de malaise se manifeste avec une acuité sans précédent et s'étend sur la presque totalité du globe. Se peut-il qu'au plan

du devenir humain, l'Orient ait quelque chose de neuf à apporter à l'Occident ? Je crois que notre monde, saturé de richesses, ressentira un jour intensément l'exigence d'intériorisation et entendra l'appel de l'espérance. Le temps n'est peut-être pas très loin où les valeurs évangéliques pourraient l'emporter sur la production excessive et la consommation à outrance. Continuons d'espérer, de rêver car il n'y a pas d'humanité sans rêve. Il y aura toujours quelques héros, saintes, artistes qui de leur vie et de leurs œuvres réussiront à capter quelques parcelles de l'infini nous aidant à supporter les réalités moins glorieuses de notre quotidien. L'humain et le monde sont infiniment perfectibles.

Vous avez compris que ce bref parcours de mon cheminement spirituel est présenté dans la lumière d'aujourd'hui. Je ne regrette rien de mon passé. Au contraire, je constate simplement que tout est grâce dans la vie. Après ce bref parcours sur les traces de l'espérance, je m'en voudrais de ne pas remercier mes parents de m'avoir légué, par leur exemple, la foi profonde qui les animait en leur temps. Grâce à ma famille, j'ai connu un bon départ dans la vie.

Toute ma reconnaissance va aussi à ma famille religieuse qui, à travers son histoire, a toujours recherché simplement l'essentiel, en accompagnant chacune de ses membres dans son cheminement personnel quel qu'il

soit. Mon souhait à toutes mes sœurs c'est qu'il y ait dans l'expression quotidienne de notre vécu des signes tangibles des valeurs intimes qui nous dynamisent et témoignent de la présence de l'Invisible.

Ma gratitude va aussi à mon groupe de *L'autre Parole* avec qui j'ai le bonheur de cheminer et d'évoluer depuis quelques années. Nos rencontres d'échanges et de partage sont de précieux moments de ressourcement et de croissance qui m'émerveillent toujours et me propulsent en avant dans ma recherche d'accomplissement.

Et maintenant

Même si nous savons que le monde entier n'a pas encore été converti, que

la paix n'est pas établie partout, que la souffrance humaine ne cesse de grandir, osons nous risquer pour autrui, espérons avec tous ceux et celles qui ouvrent les bras pour transcender l'histoire. Peut-être est-ce déjà commencé dans les espaces qui s'ouvrent devant nous de façon silencieuse et souterraine comme les pousses qui palpitent sous le sol hivernal. Dieu n'a pas fini de nous étonner et de nous associer à son rêve sur l'humanité. À travers la petite espérance, qui marche toujours entre ses deux grandes sœurs, la joie et la paix ne cessent jamais de s'épanouir au-delà de l'aridité du désert... Ils sont nombreux les chemins de l'espérance...

SSS

Suite de la page 7:

“mouvement affectif” *pia affectio*, selon Thomas d'Aquin, comme un désir amoureux tendu⁷ vers l'union à son Aimé-e, mais vécu dans des conditions qui requièrent persévérance, courage et patience. Foi, espérance, amour sont les trois faces d'un même acte spirituel. Que manque l'une ou l'autre, les trois sont en manque. Et disons-le clairement, l'espérance n'est

pas “une petite fille”,⁸ elle est comme une femme qui accouche dans la douleur et l'amour..

7. Le film encore sur nos écrans “Un long dimanche de fiançailles” (Jeunet) m'a fait redécouvrir l'importance de l'amour pour vivre l'espérance.

8. Cette métaphore de la petite fille m'est apparue “étrangement dérangeante” dans le contexte des viols d'enfants (féminins...) dans les camps abritant les rescapés des récents Tsunamis d'Asie.

MOUVANCES SUR LES LIEUX D'ESPÉRANCE

Carmina Tremblay, *Phoebé*

L' autre jour, en visitant la pièce qui me tient lieu de bureau, une amie (Yvette, pour ne pas la nommer) m'a fait remarquer qu'il y avait « plein de lieux d'espérance » dans cette pièce...

Elle m'a même fait la réflexion que tant d'éléments réunis se prêteraient fort bien à la rédaction d'un article pour notre revue... Comment dire non à Yvette... qui est elle-même une source d'espérance indéfectible!!!

Alors voici ce que je trouve comme lieux d'espérance en visitant mon propre bureau.

Je constate d'abord que mes lieux d'espérance varient au fil des ans... que le but des actions menées: éducation, conscientisation, tendresse, écoute, solidarité, varie lui aussi ... que les actions peuvent être ponctuelles ou à long terme... mais que la source est toujours la même... Pour moi, la source c'est Jésus de Nazareth...

Effectivement, c'est à cause de Lui que, dans ma jeune vingtaine, je suis partie au Honduras, en Amérique centrale... pour un séjour de deux ans - qui a duré vingt ans. Là, j'ai essayé de « changer le monde » en m'engageant dans une Œuvre de réhabilitation et d'éducation d'enfants et de mères abandonnés... Avec la prise en charge de ces enfants mal-

menés et de leur réhabilitation en des êtres responsables et bien portants il n'est pas difficile d'espérer un monde meilleur. Car là, « l'espérance se touche presque du doigt » ; elle est là tous les jours dans le sourire des enfants, dans leur jeux, dans leur apprentissage... Bien sûr, il y a l'envers de la médaille -les causes de l'abandon de ces enfants- sur lesquelles il est beaucoup plus difficile de travailler afin d'obtenir des résultats concrets d'amélioration. Parfois, cet envers de la médaille voudrait bien nous empêcher de croire en un monde meilleur... mais « l'espérance qu'on touche presque du doigt » nous incite à continuer...

Plus tard, l'espérance a pris un autre visage : celui du « vivre avec » et « se laisser imprégner par »... dans l'espoir que *quelque chose en nous* (et non dans les autres) *va changer* pour le meilleur... dans l'espoir tout simplement d'être heureux et de rendre l'autre heureux... C'est l'expérience que j'ai vécue en vivant « avec » des personnes handicapées durant un an à *l'Arche de*

Jean Vanier à Montréal et durant 4 ans sur la ferme socio-thérapeutique l'*Amitient* à St-Jovite, dans les Laurentides. Là, on espère tout simplement devenir plus tendre, plus perméable au besoin de l'autre, plus accueillant envers l'autre, plus humain peut-être... Là, l'espérance se situe vraiment « au niveau de l'être » et « non de l'avoir »... Là, on ne veut rien changer : on veut tout simplement apprendre à être heureux et rendre les autres heureux dans l'espoir que la contagion du bonheur rendra la planète plus viable... je qualifierais simplement l'espérance « se laisser toucher par »... d'« espérance paresseuse ».

Si je continue la visite de mon bureau, je constate qu'actuellement c'est surtout dans les gestes et les actions de solidarité que se situe mon espérance. D'abord dans des manifestations ponctuelles: « manifestation pour la paix » samedi le 15 mars 2003, manifestation « la justice sociale par la solidarité » 1er mai 1993, « Une loi pour un Québec sans pauvreté » rassemblement à Montréal le 1er décembre 2002. Ensuite participations diverses : au Comité de coordination du *Conseil régional Simonne Monet Chartrand* (FFQ-région de Montréal), à ma Coopérative d'habitation comme membre du C.A. et responsable du comité d'entretien; à la Collective *L'autre Parole*, au comité de

coordination, responsable de la trésorerie. Enfin mon abonnement à plusieurs revues et journaux alternatifs : mieux connaître, mieux comprendre, découvrir des lieux d'insertion et des gestes à poser... Ceci, c'est « l'espérance solidaire »...

Parfois aussi, ce sont les gestes et les actions des autres qui « alimentent notre espérance » : comme « La semeuse de Rosemont » (la Presse, 28 août 2004), cette dame du quartier Rosemont à Montréal, qui depuis 11 ans achète des graines de fleurs et les sème dans tous les espaces vacants de son quartier... comme tous ces organismes qui travaillent à l'éducation citoyenne... en faveur de la paix... pour la protection de l'environnement...

Enfin, il y a « les groupes qui nourrissent l'espérance » : *Phoebé (L'autre Parole)*... La *Communauté de base des chemins*... La Corporation communautaire *Entre-Gens*... la famille... et bien sûr, les ami-e-s...

SSS

POUR MES ENFANTS... PROTÉGER L'ESPÉRANCE

Christine Lemaire, *Bonne Nouv'ailes*



On sait qu'on ne sauve pas de temps en empêchant l'enfant de vivre son enfance... » *Charles Caouette*

Où étiez-vous le 11 septembre 2001? Comme la plupart des gens, je m'en souviens fort bien : j'étais dans notre salle de jeux familiale, un petit garçon de 5 ans jouant près de moi et une petite fille de 2½ mois dans les bras. C'est mon conjoint qui m'a informée par téléphone de l'écroulement des tours du World Trade Center.

Une sensation d'écroulement, oui. De fin du monde. Ne pouvant cacher à mon fils la profondeur de mon désarroi et de mon angoisse, je l'ai fait s'asseoir tout près de moi et, après une explication que j'ai voulu la moins traumatisante mais la plus authentique possible, nous nous sommes recueillis près d'une bougie allumée. Les jours qui suivirent, j'ai allaité ma fille en regardant les suites de la catastrophe à la télévision.

Une tante qui considérait ma façon de me lancer à cœur perdu dans toutes les relations humaines, m'a donné, un jour, le conseil suivant : « Le cœur sur la main, oui, mais aussi la main sur le cœur. » Il faut protéger ce que l'on ne veut pas brûler. Depuis les événements du 11 septembre, j'applique ce précieux conseil à l'espérance.

L'espérance est, j'en suis certaine, ce

que j'ai de plus essentiel à léguer à mes enfants. Seule l'espérance donne le courage et l'énergie pour agir, pour se changer soi-même et changer le monde dans lequel on vit. Car sans cette vision de ce qui pourrait être et cette conviction que cela est possible, comment continuer à fonctionner? Sans espérance, comment leur demander de vivre? Et comment pourront-ils comprendre que j'aie voulu les mettre au monde?

Comme toute autre valeur, l'espérance se transmet en la vivant. C'est un feu, une flamme, une braise... puis un feu, à nouveau. On ne place pas les moteurs des bateaux à leur proue, là où ils seront offerts à la violence des vents et des vagues; on les cache dans la cale, à l'abri. Pour qu'ils fassent leur travail. Pour élever des enfants joyeux, pour leur permettre de vivre pleinement leur enfance, on ne peut pas se permettre de vivre en état d'espérance affaiblie. Telle est ma raison de la protéger.

L'espérance est une attitude, une riposte, une réponse. Si ce muscle doit être exercé régulièrement pour être en bon état de marche, il ne doit pas l'être tant qu'il en devient malade. C'est dans mon rapport à l'actualité que le

défi du « juste assez » est le plus évident. La question n'est pas simple puisqu'il ne s'agit pas de se réfugier dans une ignorance frileuse.

Ainsi, j'ai choisi de ne plus tout savoir sur les allées et venues de nos politiciennes et politiciens, de ne pas toujours connaître les méandres de chaque problématique sociale, et de ne pas avoir une opinion sur toutes les questions en débat. Quand on réfère implicitement à cette situation intolérable ou à cet événement atroce du moment, j'affiche parfois un air ahuri, puisque j'ai rarement pris connaissance des nouvelles du jour. En revanche, je n'ai plus l'impression d'ingurgiter la désespérance à la petite cuillère.

Afin de me mettre à jour sur les sujets qui me tiennent à cœur, je préfère m'adonner à la lecture d'un essai ou au visionnement d'un documentaire; ils me feront faire un tour plus complet de la question. En toutes circonstances, je privilégie l'analyse à la nouvelle, puisqu'il est rare que l'on analyse sans proposer des solutions, des pistes d'action... une espérance.

Un ami ayant dû être alité pendant une longue période de temps, m'a raconté avoir alors suivi presque d'heure en heure tous les soubresauts de notre planète. Il dit s'en être trouvé extrêmement déprimé. En jetant un œil sur ses enfants qui jouaient non loin de nous, il m'a confié n'avoir plus aucun espoir sur leur avenir où, à tout le moins, sur l'avenir de leurs enfants. Je n'ai pas su quoi lui répondre, trop occupée à apaiser le sentiment de révolte qui m'assaillait à cette idée.

Est-ce irréaliste de refuser absolument d'envisager le néant comme possibilité d'avenir pour mes enfants? À ceux qui évaluent statistiquement les chances d'un monde meilleur, Erich Fromm présente cette image : si votre enfant souffrait d'une grave maladie et qu'on évaluait à 5% seulement les chances de le sauver grâce à une opération, prendriez vous cette chance?

De tout mon cœur, je réponds: oui. Et je m'attelle à cette responsabilité d'éduquer aujourd'hui les médecins du 21e siècle.

SSS

LES SOURCES DE MON ESPÉRANCE

Hélène Chénier, *Réseau Culture et Foi*

Mon amie Yvette qui devine ou soupçonne le poids d'espérance dont je ne peux me départir, allez donc savoir pourquoi, m'a invitée à partager mes sources d'espérance dans ce monde trop souvent en voie de baisser les bras devant les obstacles ou les épreuves quasi insurmontables qui nous entourent.

Il est vrai que le 15 mai dernier, le *Réseau Culture et foi* que je présidais alors, invitait des organismes amis à réfléchir et échanger sur les souffrances et les espoirs principalement issus de l'Institution Église que l'on souhaite davantage progressiste dans ses discours, ses engagements et ses dispositions réglementaires. Treize organismes ont répondu à notre invitation. Pendant la journée, ils se sont mieux connus dans leurs objectifs, leurs actions et leurs liens de solidarité. Seule leur voix collective n'a pas trouvé le pourquoi et le comment parler, via les moyens médiatiques, à une société qui n'entend présentement que l'écho de la hiérarchie contrainte par Rome et seule interprète de l'évangile pour notre temps.

Mise à part cette timidité ou cette réticence, les groupes invités se rejoignent sur quasi tous les sujets et dans les souffrances et dans les espoirs et dans leurs rapports d'ateliers. J'en veux comme preuve les souffrances exprimées suivantes :

1. L'Église institutionnelle demeure en dehors de la culture d'aujourd'hui. L'institution est rigide et les organismes pro-

gressistes travaillent sur les marges devant l'incapacité de mettre son espérance du côté de la hiérarchie .

2. La spiritualité et l'engagement social sont mal harnachés. On accentue la dimension intégratrice de la foi plutôt que la dimension libératrice. L'Église, dans sa réticence à épouser les enjeux du monde comme la justice et la paix , favorise les conséquences de la démonisation du monde. Elle préfère œuvrer à maintenir le système centralisateur et systémique de son institution.

3. Le refus d'accorder aux femmes un pouvoir de décision, ainsi que la construction de projets innovateurs. Les clercs accaparent le sacré et écartent les femmes de la liturgie. Les prêtres continuent d'exercer un monopole ministériel dans le regroupement des paroisses malgré leur petit nombre et au détriment des besoins.

4. L'aliénation des femmes qui continuent de reproduire avec satisfaction le modèle clérical parce qu'elles ont intégré le schéma patriarcal qui date du fond des âges.

5. La place restreinte laissée aux jeunes

pour qu'ils se sentent interpellés par le message et aux laïcs pour l'interprétation d'une vie évangélique vécue au quotidien.

Il est impossible que tous ces consensus douloureux n'entament pas l'espérance des croyants vigilants, d'autant plus que la Commission Dumont des années 70 et les multiples synodes des années 80-90 portaient le même diagnostic dans ses grandes lignes. Les suites de ces gigantesques opérations sont peu identifiables tellement elles sont lentes et timides. Alors pourquoi continuer, persévérer dans l'espérance, chercher des encouragements qui ne soient pas un refuge de consolations faciles et un brin fausses ?

D'abord un grand coup de chapeau à la lucidité et aux exigences des porte-parole des chrétiens et des chrétiennes progressistes qui, tout en conservant parfois une difficile sérénité, ont su parler franchement, boulonnés qu'ils étaient par leur foi en l'Esprit de Dieu qui continue d'habiter notre monde.

Voilà le fondement, la certitude inébranlable malgré la suffisance des puissants, les doutes qui rongent les impatients. Cet espoir chevillé au cœur attend une conversion des autorités ecclésiales, des frères et sœurs dans la foi, des ami(e)s chercheur(e)s de spiritualité inter-religieuse sans oublier la société.

Sur quoi repose cette ténacité? Quels signes la soutiennent? Quelles assises blindent la fermeté malgré vents et marées? Ici encore les participants et les

participantes ont dessiné des pistes à déblayer à partir des tracées en surface pouvant déboucher sur des horizons neufs. J'en relève quelques unes :

1. Mobilisation de chrétiens et de chrétiennes pour retrouver le message premier de Jésus, CHRIST. La redécouverte du sens premier de la Parole par des approches bibliques qui replacent la bible à son époque. Les petites communautés de base qui forment l'Église selon le cœur de Dieu.

2. La recherche et l'expérimentation de certains organismes pour lier foi chrétienne et engagement social ainsi que le support apporté surtout par les communautés religieuses aux mouvements communautaires proches du réel de la vie.

3. La construction de Réseaux de résistance qui refusent de perpétuer une structure centralisatrice et cela partout dans le monde.

4. Les mouvements de femmes pour résister à certaines positions magistérielles s'opposant à la reconnaissance des femmes et pour une déconstruction du patriarcat et du sexisme si loin du féminisme. Un début de conscience et de solidarité prennent forme.

5. Un commencement d'effort pour questionner, écouter les jeunes.

AU RISQUE DE L'ESPÉRANCE !

Yveline Ghariani , *Phoebé*

Le 26 septembre 2004, notre petit groupe *Phoebé* se réunissait chez Louise pour repartir de bon pied, après des vacances bien méritées !

Les préparatrices de la rencontre avaient proposé le thème de l'espérance à cause du climat politique qui prévalait à ce moment-là : tous les jours, nous sommes bombardées de toutes sortes d'informations toutes plus déprimantes les unes que les autres (conflit israëlo-palestinien qui n'en finit plus, apportant avec lui quotidiennement sa liste de morts, de frustrations et de haines accumulées ; guerre en Irak qui, elle aussi, fait la manchette chaque jour avec morts et blessés ; conflit au Soudan qui fait 70 000 morts ; prise d'otages à Beslan qui entraîne la mort de 322 personnes, etc ...).

Nous nous sommes demandé quelle est notre réaction face à ces détresses humaines insupportables. Parvenons-nous malgré tout à garder l'espérance? Si oui, comment ?

Chacune a pris le temps de partager ses réflexions et voici une synthèse de ce qui a été apporté :

Ces derniers temps, nous assistons quasiment en direct à un nouveau massacre des Innocents (enfants de Beslan, enfants du Soudan, enfants

d'Irak, enfants de Palestine, etc ...). Que d'enfants ont été victimes des guerres au cours de la dernière décennie ! Durant cette période, selon l'UNICEF, 2 millions d'enfants ont été tués, 6 millions ont été gravement blessés ou mutilés, 1 million d'enfants sont devenus orphelins ou ont été séparés de leurs parents. C'est intolérable !

Nous sommes dans une période sombre de l'histoire. Cela provoque chez plusieurs tristesse et déception. Parfois, on a l'impression que le monde n'a pas évolué (barbaries, folie du pouvoir, ...).

Et pourtant ! Pourtant des individus de tous âges s'engagent dans des mouvements altermondialistes, environnementalistes, pacifistes. Ces gens gardent espoir. Il leur reste l'indignation, la capacité de résister, de rêver d'un monde différent. Ils croient qu'il est possible de faire émerger un autre monde et ce, quelles que soient leurs croyances.

ChacunE s'engage à sa façon, selon ses possibilités. Ce qui permet de continuer à espérer : la solidarité

(exemple : la dernière mobilisation contre les politiques néo-libérales du gouvernement Charest qui creusent encore plus le fossé entre ceux qui possèdent et les autres).

Il y a aussi les personnes qui réfléchissent, qui écrivent (comme Ivone Gebara), qui prient, qui méditent, qui parlent (tel Riccardo Petrella), qui allument une chandelle, qui envoient des ondes de compassion, d'amour, de lumière, de paix.

L'époque troublée que nous traversons s'explique par le fait que la plupart des gens n'ont pas atteint leur stature humaine totale en se limitant à vivre en surface, tournés vers l'extérieur et ignorant tout de leur vraie nature logée au plus profond d'eux-mêmes. Aujourd'hui, ils sont nombreux ceux qui prennent conscience de la situation et s'ingénient à lutter contre le mal. Le mal ne peut l'emporter sur le bien car la création n'aurait aucun sens si tel était le cas.

L'humanité ne s'est pas encore découverte. Il faut un éveil de la conscience humaine, changer son regard : chaque personne a en elle les germes de l'Être vers sa plénitude.

Il y a aussi toutes ces personnes qui font des gestes dans l'ombre, qui partagent, qui pardonnent, qui travaillent à avoir des relations humaines de qualité, qui changent leur regard. Il y a aussi celles qui reçoivent et qui donnent, qui font la paix, qui pratiquent le

détachement, qui apprennent à aimer et à s'aimer, qui rendent grâce pour les beautés de la nature et qui remercient pour l'abondance dont nous sommes gratifiés.

L'espérance nous vient aussi de la confiance que l'on met dans l'autre, de l'accueil que l'on offre à ce qu'il nous apporte, de la lumière que l'on fait advenir à plusieurs.

Nous faisons aussi mémoire du Christ qui a été triste, qui a pleuré. Il s'est aussi emporté, il a eu peur, il a souffert, mais il n'a jamais désespéré (et pourtant l'époque où il a vécu n'était pas des plus réjouissantes pour la majorité de ses compatriotes !). Il continue de nous donner du Souffle et de nous rappeler que nous ne sommes pas orphelinEs.

L'une de nous a alimenté notre réflexion grâce à un texte qui ressemble à un psaume :

« Qui donc est Dieu pour nous aimer ainsi,
Filles de la terre et fils de la terre
Qui donc est Dieu, si démunie si grande,
Si vulnérable, si vulnérable »

Enfin, nous avons renouvelé notre espérance à travers le chant des sœurs Marleau : « Si on tissait ensemble »

Si on tissait ensemble
 Coude à coude
 Si on tissait ensemble
 Un tissu nouveau
 Tissu d'une société
 Vivante et accueillante
 Plus juste et pacifiante
 Comme il ferait bon !

Si on tissait ensemble
 Coude à coude
 Si on tissait ensemble
 Un monde nouveau
 Monde de liberté
 Qui porte plein de vie
 D'espoir et de tendresse
 Comme il ferait bon !

Scriptura : Nouvelle Série

Revue biblique des étudiants des cycles supérieurs de la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal. Publiée 2 fois par année.

Thèmes récents ou en voie de publication :		1 an	2 ans
5/2	Le pardon. Une déroutante sensée.	Étudiant \$ 14	\$ 25
6/1	L'impérialisme. En foi de quoi ?	Régulier \$ 20	\$ 35
6/2	Religion et autorité. Pour une politique humaine du religieux.	Institution \$ 30	\$ 50
7/1	Jésus de Nazareth. Figure de controverse.	<i>Scriptura : Nouvelle Série</i> Faculté de théologie et de sciences des religions Université de Montréal C.P. 6128 succ. Centre-Ville Montréal, Québec H3C 3J7	
7/2	La Bible et les arts. De l'interprétation à la re-création.		
<i>Informations : francis.daoust@umontreal.ca</i>			

LITANIE DU PEUPLE DE DIEU

Denise Veillette, *Réseau Femmes et ministères*

Au nom d'un signe des temps

Pour le réseau *Femmes et ministères*, préoccupé du statut des femmes en Église et de la notion de ministère, le tollé soulevé par la récente lettre pastorale sur la pratique du sacrement de pénitence du cardinal Marc Ouellet indique qu'une large partie de la population catholique est blessée par cette lettre. À moins d'y percevoir un signe de Dieu dans l'histoire de l'humanité.

Au nom des efforts faits jusqu'à ce jour depuis des années

C'est pour être plus attentifs aux besoins de leurs communautés exprimés, entre autres lors des rencontres préparatoires au synode de Québec de 1995 et pour revaloriser le sacrement du pardon, alors grandement déserté, que l'évêque en titre, après réflexion et de multiples consultations auprès de ses confrères évêques, de ses conseillers, des pasteurs et des équipes pastorales, a proposé l'absolution collective lors de célébrations communautaires (Loi synodale du diocèse de Québec, art. 97 et 98, 8 décembre 1995.)

Cette démarche a permis à des centaines de fidèles de renouer avec ce sacrement. Il n'est donc pas surprenant que de nombreux prêtres et membres d'équipes pastorales se sentent aujourd'hui désavoués dans leur travail d'évangélisation. Pourquoi

briser ces acquis, encore fragiles, obtenus après maints efforts ? Ne sommes-nous pas en train de faire porter des fardeaux plus lourds sur les épaules des gens à la manière des pharisiens ? Ne serait-ce pas l'Église-institution qui s'enferme dans des conditions et qui y enferme le peuple de Dieu avec elle ?

Au nom de la maturité des consciences

Pourquoi contraindre à une pratique susceptible d'infantiliser les gens ? L'encadrement propre à la confession individuelle favorise-t-il inévitablement une réelle prise en charge de ses fautes et de sa culpabilité ? S'agit-il de trier, d'évaluer et de ranger les péchés selon un catalogue punitif utilisé autrefois, dans le cadre de l'ancienne morale, repérant les péchés qui peuvent être pardonnés, ceux pour lesquels on peut nous refuser l'absolution et ceux qui encourrent une excommunication dont la levée n'est réservée qu'à l'évêque ou à son délégué ?

Faut-il craindre une prochaine lettre pastorale qui réinstaurerait l'obligation pour les femmes de se couvrir la tête pour entrer dans une église ? Ou encore, l'obligation de se confesser devant une grille ? S'en suivrait-il l'interdiction d'une présence des femmes dans le chœur de même que l'interdiction pour elles de proclamer

des lectures et de distribuer la communion ?

Au nom d'une conception plus saine et plus humaine de l'aveu

Il faut éviter le culte du péché présent parfois dans l'obsession malade de l'aveu individuel. Faut-il rappeler ce temps, pas si lointain, où à la fois femmes et hommes vivaient déchirements et angoisses à l'idée d'avoir à se confesser, de manière exhaustive et tatillonne, de fautes associées à la morale sexuelle ?

C'est méconnaître et mépriser le travail des psychologues que de s'imaginer que quelques minutes consacrées à l'aveu des fautes à un prêtre puissent suppléer à des consultations avec les psychologues. De plus, il serait présomptueux de croire que c'est la disparition de la confession qui a mené à une plus grande fréquentation des psychologues. La confession individuelle n'a-t-elle pas toujours été accessible ... ?

Au nom d'une conscience sociale

Réalise-t-on l'énorme portée et l'heureux geste plein de sens de l'absolution collective dans notre monde de plus en plus individualisé ? Regarder chacun chez soi les médias nous raconter le soir nos bavures quotidiennes d'être humain n'est pas très espérant. Le temps de l'absolution collective n'est-il pas l'occasion de percevoir ensemble notre humanité pécheresse pour se regarder soi-même et décider d'améliorer ce qui, en nous,

doit l'être et aussi ce qui, autour de nous, peut l'être. Il nous semble que la célébration communautaire du pardon favorise davantage cette prise de conscience sociale. Elle permet de réfléchir à notre propre participation au péché collectif de la communauté chrétienne et de la société, tout en prenant le temps d'y reconnaître son péché personnel. Comment ne pas voir là l'occasion d'une rémission des péchés ?

Au nom d'une relation pasteur-fidèle soucieuse de dialogue

Dans cette lettre pastorale, nous n'avons pas reconnu le bon pasteur à l'écoute de son peuple. Elle s'adressait plutôt aux prêtres afin que, marchant sur leur cœur et leur conviction, ils en appliquent les dispositions et en préviennent leurs fidèles. Quand et où est-il question du peuple de Dieu ? Les pasteurs ont été consultés, mais ont-ils été écoutés, eux, qui vivent près des gens, les connaissent et les accompagnent ? Et ces personnes de la base ont-elles été rencontrées ? Les « je confirme », « par ma décision », « j'ai donné des orientations », « je demande », laissent voir une lettre disciplinaire et autoritaire. Qui plus est, une lettre collée davantage aux abstraites directives romaines qu'aux besoins concrets du peuple !

En outre, comment peut-on vouloir mettre fin à l'absolution collective en avançant que les célébrations communautaires avec absolution individu-

elle donnent « aux prêtres l'opportunité d'entretenir leurs liens fraternels lorsqu'ils se rencontrent pour s'entraider à l'occasion des célébrations » (*Lettre pastorale*, p. 2) ?

Au nom de l'exégèse

Pourquoi avoir substitué, dans la lettre pastorale (p. 3), la forme singulière « tout homme à qui » à la formule plurielle « ceux à qui » que l'on trouve dans la Bible de Jérusalem et dans la traduction œcuménique de la Bible (TOB), deux traductions françaises autorisées de ce passage de l'Évangile de Jean (*Jn, 20, 22-23*).

Au nom d'une nécessaire inculturation

La forme de l'aveu individuel a constamment fait l'objet de débats. « L'histoire du sacrement de réconciliation est une histoire mouvementée et difficile qui nous apprend que l'Église a toujours dû adapter le ministère de la miséricorde à des situations nouvelles. C'est pour cette raison que la pratique pénitentielle a varié au cours des siècles et qu'elle est encore en questionnement aujourd'hui. » (*Documentation de Mess'aje*)

Dans sa thèse de doctorat (1947), intitulée *Histoire de la Pénitence-Sacrement* et publiée à la demande du cardinal Villeneuve, l'abbé Emmanuel Bourque, ancien professeur à la Faculté de théologie de l'Université Laval, nous apprend qu'il y a eu plusieurs controverses, entre autres au XIIe siècle, autour de la question de

l'aveu individuel. Y a-t-il un lien nécessaire entre rémission des péchés et aveu oral ? Les avis sont partagés. Le philosophe et théologien Abélard considère la confession comme une pratique fort recommandée, mais non nécessaire. Rolando Bandinelli, son disciple, qui deviendra pape en 1159, sous le nom d'Alexandre III, n'est pas loin de cette position.

Alors comment, sous prétexte de communion avec l'Église universelle, s'appuyer sur l'argument de la tradition et s'interdire toute recherche de nouvelles formes d'administration du sacrement du pardon ? Pour être authentiques et éviter le conformisme, la communion avec l'Église et le respect de la tradition n'impliquent-ils pas le passage nécessaire par l'inculturation ?

Au nom de la rencontre personnelle avec Dieu

C'est Dieu qui accorde le pardon et qui connaît l'attitude intérieure du pénitent ou de la pénitente. N'est-ce pas une sorte de viol que de forcer la confiance ? Dans l'absolution collective, la rencontre avec Dieu n'en est pas moins personnelle. Où est l'aveu quand le Christ dit simplement : « Va, tes péchés sont pardonnés. » « Lève-toi et marche. » « Personne ne t'a condamné, moi non plus, va et désormais ne pèche plus. » ?

Comment peut-on juger de la conversion de quelqu'un ? Celle-ci est-elle toujours un effet nécessaire de l'absolu-

lution individuelle ? Qu'on ne dise pas que les gens participent aux célébrations du pardon de façon impersonnelle et qu'ils sont incapables de nommer leurs propres fautes. Aussi, l'expression « reconnaissance générique de notre condition de pécheur » (*Lettre pastorale*, p. 3) est-elle méprisante eu égard à ce que les gens vivent à travers ces célébrations.

Au nom de cette litanie de raisons

Au nom de cette litanie de raisons inspirées de l'Église comprise comme peuple de Dieu, comment penser revivifier « L'Église catholique de Québec » en sabrant dans une pratique qui avait fait ses preuves et qui redynamisait la vie religieuse et spirituelle ? Pour le *Réseau Femmes et ministères*,

l'adhésion massive du peuple de Dieu à la célébration communautaire du pardon avec absolution collective est un signe des temps confirmé par les récentes réactions massives à son interdiction.

Québec, le 22 mars 2005

SSS

Suite de la page 14:

tremplin pour quiconque veut accéder au monde de la spiritualité, à cette dimension de soi la plus profonde où l'on rencontre Dieu. Et si ce n'était

que pour cette seule raison, n'est-il pas juste de dire que l'Art est un haut lieu d'espérance?

Créons la justice, reconnaissons les différences.

Une rencontre féministe, womanist et interspirituelle

Des féministes québécoises en dialogue inter-spirituel organisent en collaboration avec le Conseil des femmes chrétiennes du Canada une rencontre bilingue, du 9 au 12 juin 2005 à Montréal. Denise Couture et Monique Dumais font partie du comité d'organisation et vous invitent tout spécialement à cet événement qui a pour objectif :

de découvrir de nouvelles façons d'être et de célébrer nos différences; d'explorer les différentes traditions culturelles, religieuses et spirituelles qui nous ont formées; de créer la justice.

Thèmes de la Rencontre	Inscriptions
<ul style="list-style-type: none">- Relations : Autochtones, Québec, Canada, Diasporas- Échanges sur les traditions spirituelles- Engagement pour une justice raciale	<ul style="list-style-type: none">- 4 jours (tout inclus) 275\$- 4 jours (sans hébergement) -200\$
Informations ::Fatiha Guemiri Tél : 514 254 6320 Courriel : FFT.WDT@sympatico.ca WWW.WICC.ORG	<ul style="list-style-type: none">- 1 jour (repas inclus) 85\$Aide financière disponible

Depuis de nombreuses années, Agathe Lafortune était responsable de la section des «Saviez-vous que...» Aujourd'hui, elle passe la plume à Yvette Téofilovic. Nous souhaitons dire à Agathe notre reconnaissance pour la constance à monter son dossier des petites et grandes nouvelles qu'elle nous faisait partager. Pour ta constance dans cet engagement: merci mille fois, Agathe! Et bienvenue à Yvette !

Quant à vous lectrices et lecteurs, si vous souhaitez partager avec nous des nouvelles, si vous avez des commentaires sur la revue, n'hésitez pas à nous écrire: yvette@cam.org.

SAVIEZ-VOUS QUE...

Jeune fille, Marie Beemans a travaillé avec Alice Parizeau pour la protection des enfants. Plus tard, elle s'est occupée des femmes et des hommes incarcérés. À 71 ans, elle court encore. Elle reçoit chez elle des prisonniers avec ou sans escorte, les accueille à sa table et passe la soirée avec eux. Elle s'est toujours rangée du côté de ceux qui sont seuls, abandonnés. Pour elle, il n'y a personne de plus seul que le détenu qu'on enterre dans le cimetière du pen. Il n'a même pas droit à son nom. Les médias et les voyeurs la dégoûtent plus que les prédateurs. *La Presse* 21 janvier 2005

Jean-Paul II a rencontré au Vatican les membres de l'écurie Ferrari : le président de Ferrari, les pilotes, le directeur ainsi que les mécaniciens de course

qui lui ont remis une réplique miniature de la formule I de l'équipe. *Metro* 18 janvier 2005

Sylvia Daoust, 1902-2004, avait la foi des tailleurs de pierre et des sculpteurs du Moyen-Âge. Née à Montréal, elle a étudié à l'École des beaux-arts et a fait partie de la première promotion avec Emile Borduas. Elle a été la première femme sculpteure professionnelle au Québec, au XX^{ième} siècle. Parmi ses œuvres, on retrouve des têtes d'enfants : *Ma tête* 1930, *Jeune Huronne Bedawbenikwa* 1936 que l'on peut admirer au Musée des beaux-arts de Montréal. En 1940, elle réalise une série de sculptures pour la chapelle du collège Saint-Laurent. En 1941, elle exécute un corpus pour l'abbaye de Saint Benoît-du-lac. En 1943,

une Jeanne d'Arc. En 1954, la célèbre sculpture de Marie-Victorin que l'on peut voir au Jardin botanique de Montréal et en 1957 une autre sculpture aussi célèbre d'Edouard Montpetit à l'Université de Montréal.

Elle laisse un héritage à préserver pour les générations futures. *Le Devoir* 1er août 2004

Le 29 décembre 2004, Susan Sontag décédait à l'âge de 71 ans. Essayiste et romancière américaine, elle est l'auteure de 17 livres. Durant toute sa vie, elle a pris part à tous les grands débats politiques et culturels de l'heure : elle s'est prononcée contre la peine de mort, contre la guerre du Vietnam, contre l'envahissement de l'Irak, contre la politique d'Israël face à l'État palestinien. Sa dernière prise de position publique a été pour dénoncer les tortures dans la prison de Abou-Gharib en mai 2004. *The photographs are us*. Les photos c'est notre image, notre guerre, notre politique. Elle compare ces photos aux lynchages des noirs dans le sud des États-Unis entre 1880 et 1930. Pour elle, la statue de la Liberté symbolise New-York. *Sisyphé* 19 janvier 2005

A la suite du scandale des prêtres pédophiles, le diocèse de Tucson fait face à de nombreuses demandes d'indemnisation de la part des victimes des abus sexuels. Placé ainsi dans une

situation financièrement difficile, l'évêque de Tucson, Mgr Kicanas, a opté pour la mise en faillite de son diocèse, en septembre 2004. Dans une lettre adressée à ses 350 000 fidèles, il explique que cette manœuvre permet aux paroisses et aux écoles de fonctionner en attendant un règlement final. Le diocèse de Tucson est le deuxième à se déclarer en faillite à la suite de ce scandale après celui de Portland en Oregon. *Associated Press*

Les *Fraternités monastiques de Jérusalem*, une communauté nouveau genre, qui rassemble des femmes et des hommes en jeans, s'est installée au Sanctuaire du Saint-Sacrement, sur le Plateau Mont Royal à Montréal. Cette communauté perpétue les valeurs monastiques de pauvreté, d'obéissance et de chasteté. Mais pour marquer sa présence en milieu urbain, elle propose à ses membres une vie citadine de travail, de prières personnelles et communautaires.

Dans le nom des Fraternités, Jérusalem signifie toutes les villes du monde. Cette forme de monachisme attire les jeunes. La communauté de Montréal compte actuellement 10 femmes et 7 hommes dans la trentaine.

Yvette Téofilovic

*Le bulletin L'autre Parole est la publication de la Collective du même nom.
Comité de rédaction: Monique Hamelin, Yvette Laprise, Christine Lemaire*

*Travail d'édition: Christine Lemaire
Impression: Centre d'impression et de reproduction
NOIR sur BLANC, Inc.*

*Abonnements: Marie-France Dozois
Envoi postal: L'équipe de Phoebé*

<i>Abonnement régulier:</i>	<i>1 an (4 nos)</i>	<i>12,00\$</i>
	<i>2 ans (8 nos)</i>	<i>22,00\$</i>
	<i>de soutien</i>	<i>25,00\$</i>
	<i>outre-mer (1an)</i>	<i>14,00\$</i>
	<i>outre-mer (2 ans)</i>	<i>24,00\$</i>
	<i>à l'unité</i>	<i>4,00\$</i>

*L'autre Parole est en vente dans les librairies suivantes:
à Montréal: La Librairie des Éditions Paulines
à Rimouski: La Librairie du Centre de pastorale
On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à
L'autre Parole, à l'adresse indiquée ci-dessous.*

*Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : L'autre Parole
Adresse: C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3
Téléphone: (514) 374-6414
Courriel: yvette@cam.org
Site internet: <http://www.lautreparole.org>
Courrier de deuxième classe ——— enregistrement no 09307*

*Port de retour
garanti*

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP), pour nos dépenses d'envoi postal.